

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Marché du raphia : Okolassi peut-il bénéficier d'un village artisanal ?

FABRICATION des accessoires de mariage, de cérémonies traditionnelles et autres rites initiatiques, les produits issus de la plante monocarpique ou hapaxanthe inonde le 1er arrondissement de Ntoun où chacun fait comme il peut pour écouler sa marchandise. Okolassi, l'un des quartiers de la commune où abondent lesdites créations, est d'ailleurs réputé pour ce commerce pratiqué essentiellement par des artisans pas toujours connus du grand public, mais dont le talent demeure certain.

MIKOLO MIKOLO
Ntoun/Gabon

OKOLASSI-CHÂTEAU est un quartier du 1er arrondissement de la commune de Ntoun dans le département du Komo-Mondah. Il est situé à une quarantaine de minutes de voiture à partir du PK12. En temps normal, l'on pourrait bien parcourir ce trajet en moins de temps, mais le mauvais état actuel du réseau routier tient les automobilistes en respect.

Le quartier se distingue par la vente des produits issus du raphia. Un genre de palmiers de la famille des Arecaceae que l'on rencontre dans les milieux marécageux et le long des fleuves. En fait de "marché", il s'agit en réalité d'un hangar de fortune fait de brique et de broc construit de part et d'autre de la Nationale qui traverse ce "quartier" de Ntoun. Ici, sont exposés des nattes, des corbeilles, des chemins de table, des pose-pieds de la mariée, des sandales, des chapeaux décorés, des barrettes traditionnelles, des chasse-mouches, des sacs, des coussins et autres décoratifs. Mais comment en vient-on à obtenir toutes ces œuvres ? À quoi ressemble l'environnement où se transforment les feuilles de la plante monocarpique ?

Nous tentons d'obtenir les réponses à ces questions en traversant la route et en empruntant une piste qui débouche sur un cours d'eau appelé ici "Ngoube". A côté d'une maison en planches,

flotte un drapeau "Vert-Jaune-Bleu". C'est le symbole de l'autorité de l'Etat. Nous sommes chez Jean-Paul Meyo-Bekale. C'est lui, le chef de quartier. Un enseignant du primaire à la retraite. Un enfant, la dizaine, nous conduit

vers une maison construite en matériaux durables. Dans la cour, une jeune femme s'affaire assise sur un tabouret. Echange de civilités et on nous désigne une pièce où sont entreposés des ballots de raphia à l'état brut. C'est-à-dire, non encore transformé. Teint clair et cheveux à la coupe masculine, Mily Charda Eyang Obiang nous accueille chaleureusement sans faire d'économie de son sourire. Mère de trois enfants, elle parle d'un

"travail que j'ai embrassé par défaut en 2015-2016 au sortir des déboires sentimentaux avec



Photo : Mikolo Mikolo

Le travail du raphia requiert beaucoup de patience et de concentration.

l'homme qui m'aidait à payer le gîte à hauteur de 150 000 francs à Libreville, alors que j'exerçais dans une librairie à l'ancienne Gare-routière où je gagnais un modeste salaire de 80 000 francs. Alors, vous comprenez...". Le travail du raphia, devenu finalement sa passion, se fait à la chaîne. "Nous avons de jeunes garçons qui vont en brousse couper les feuilles de palmier. Ils nous les ramènent en paquets ou en ballots. Ils tissent le raphia, l'installent au soleil pendant près d'une heure. Une fois le raphia séché, je le transforme à ma manière. C'est-à-dire que je peux colorer les fibres issues des feuilles de palmier qu'on tresse, entre autres, des objets traditionnels : des accessoires de mariage, des sandales, les pose-pieds de la mariée, des éventails, des nattes, des tissus d'ameublement, etc.", explique la jeune femme.

Exhibant quelques doigts de la main droite salis par l'utilisation régulière de la colle "Durabond", Eyang-Obiang, pour

justifier l'état de son membre, dit travailler seule en ce moment. Contrairement à la période des grandes vacances où elle est obligée de s'attacher les services de ses sœurs et frères. Moyennant bien entendu "quelque chose". "Cette activité est finalement lucrative", reconnaît l'artisan. "Mon travail est florissant pendant les mois de juin, juillet et août. Et c'est pendant cette période que la demande est forte en raison de l'organisation des cérémonies traditionnelles et autres mariages. Par jour, on peut atteindre parfois 300 000 francs de recettes". Rendue ensuite ce jour-là à son lieu de vente, Mily Charda Eyang Obiang a à peine commencé à installer sa marchandise que voilà deux femmes dont l'une s'apprête à se marier s'arrêtant devant les produits artisanaux à base de raphia. Elles en choisissent pour un montant de 40 000 francs. Mais à l'annonce du prix, les deux clientes, très enthousiastes au départ à la vue de la beauté de la marchan-

dise, se montrent soudainement froides. Une humeur qui ne passe pas inaperçue auprès de la vendeuse. "On n'est pas ici dans une pharmacie où les prix ne sont pas discutables", s'empresse-t-elle d'ailleurs de lancer à ses hôtes en souriant. Il aura juste fallu quelques minutes pour que les deux parties se mettent d'accord, et que tout le monde soit satisfait. "Contrairement aux autres endroits, ici les prix sont accessibles et les produits sont de bonne qualité", commente la future mariée, visiblement convaincue d'avoir réalisé une bonne affaire. Il y a que le chef de quartier et père de Mily Charda déplore l'absence d'un village artisanal dans sa sphère administrative. "Dans le temps, on a suggéré à la municipalité de créer un village artisanal où chaque artisan devait exposer ses produits. La Cimenterie avait déjà choisi un site. Hélas, le projet n'a pas vu le jour. Chacun est obligé de travailler de son côté", regrette Jean Paul Meyo-Bekale.



Et si la municipalité organisait le secteur?

Olivier NDEMBI
Libreville/Gabon

ALORS que les collectivités locales font face à un manque criant de recettes pour financer le développement de leurs contrées, voilà pourtant, pour ce qui est d'Okolassi, une opportunité que la municipalité de Ntoum pourrait saisir pour essayer de renflouer ses caisses. Tant cette localité dispose d'une matière première et d'artisans talentueux qui exercent encore de façon isolée. En effet, avec l'appui de quelques partenaires financiers, à défaut de le faire elles-mêmes toutes seules, les autorités locales pourraient mieux organiser le secteur de sorte que l'exploitation du raphia



Photo: Mikalo Mikalo
Divers objets de décoration sont réalisés à base de raphia à Okolassi.

devienne une activité menée par des acteurs clairement identifiés et opérant dans des conditions satisfaisantes. Elles pourraient ainsi envisager la construction d'un marché ou d'un hangar moderne offrant toutes les commodités tant aux artisans eux-mêmes qui y exposeraient leurs produits qu'à la clientèle qui fréquente le site. C'est d'ailleurs le vœu exprimé par plusieurs artisans, qui ne demandent qu'à comprendre pourquoi un tel projet, du reste profitable à la municipalité en termes de prélèvement de taxes, tarde à voir le jour. En outre, la construction d'un marché artisanal à Okolassi aurait pour conséquence de moderniser la localité à l'apparence encore trop rurale.

De la honte à l'autonomie financière

MM
Ntoum/Gabon

ARTISANE spécialisée dans la fabrication des produits issus du raphia, Mily Charda Eyang-Obiang peut aujourd'hui se frotter les mains. "Au début de cette activité, j'avais honte non seulement de vendre la marchandise au bord de la route, mais aussi d'avoir des mains salies par la colle. Mais le temps m'a changé. Plus je voyais l'importance des entrées

financières, plus je me tuais à la tâche. Qui, aujourd'hui, est devenu ma passion quotidienne. Parce que même lorsque l'activité est basse, je peux vendre, par jour, les articles dont le montant peut varier entre 50 000 et 130 000 francs. Et quand l'activité est florissante aux mois de juin, juillet et août, ce sont alors des recettes de l'ordre de 300 000 à 400 000 francs par jour qu'on réalise. Grâce donc à ce travail, je construis actuellement ma maison...", témoigne la jeune femme.

Tout en reconnaissant que ce travail impacte sur sa vie privée, Mily Charda apprécie la véracité du dicton selon lequel "il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens".



Photo: Mikalo Mikalo/L'Union